

Les vitraux de la chapelle de La Fabrique

La chapelle de La Fabrique est éclairée par des vitraux de la fin du XIX^e siècle de belle qualité, bien qu'ils montrent quelques dégradations dues au temps. Ces verrières polychromes portent la signature de la célèbre maison Félix Gaudin.



FÉLIX GAUDIN (1851-1930) achète en 1879 l'atelier de peinture sur verre d'Émile Thibault à Clermont-Ferrand et en fait une entreprise dynamique et innovante. Il réalise des œuvres pour des édifices religieux mais aussi des maisons particulières en France et bien au-delà des frontières, jusqu'aux États-Unis, et il obtient des récompenses à de nombreuses expositions comme celle de Chicago. Installé à Paris à partir de 1892, il collabore avec de grands dessinateurs dont le talent donne une plus grande qualité artistique à ses productions. Mettant en œuvre des matériaux nouveaux comme le verre américain, il participe au renouveau du vitrail à la fin du XIX^e siècle.

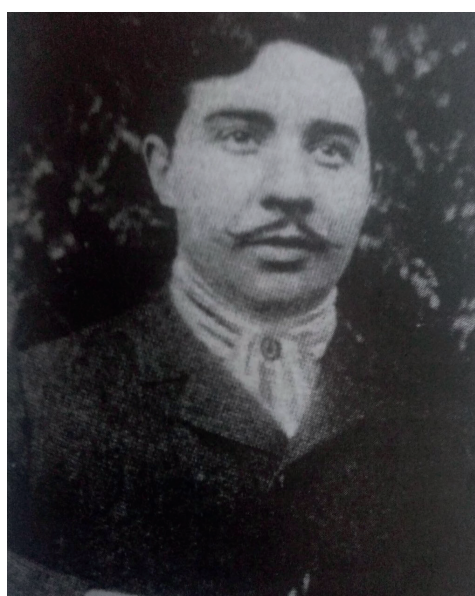
C'est donc à un atelier réputé que s'adresse la famille Berger pour les vitraux de la chapelle qu'elle fait édifier vers 1884, dans le village de La Fabrique ; une chapelle funéraire privée, destinée à recueillir les restes des défunts de cette riche famille d'industriels, propriétaires de l'importante manufacture de porcelaine à l'origine du village. Les initiales A B et J B inscrites dans quatre médaillons en vitrail pourraient correspondre à Antoine Berger, décédé en 1879, et à Julien Berger, décédé en 1883. Le premier fut le fondateur de la dynastie à La Fabrique, et le second était son petit-fils, disparu à l'âge de 15 ans. Les membres de la famille décédés après 1883 ont été inhumés dans la crypte, Charles Berger en 1885, son frère Jules en 1907, sa fille Marie Ernestine en 1915, et son gendre Antoine qui était aussi son neveu.

Les baies du chevet se caractérisent essentiellement par un assemblage de petits vitraux encadrant des médaillons polylobés qui représentent des scènes symboliques bordées de riches motifs végétaux (acanthes, fleurons, feuilles, pétales), dans

un style néogothique inspiré par le vitrail médiéval. Félix Gaudin était un disciple de Viollet-le-Duc qui a contribué à intéresser le public à l'art médiéval. La palette est constituée principalement de bleu, de vert émeraude, de rouge carmin et vermillon, de jaune. L'iconographie est consacrée à la Vierge et plus précisément à la Vierge des Litanies, vision emblématique de Marie qui la figure entourée de symboles bibliques : miroir, puits, Arche d'Alliance, Trône de la Sagesse, Porte du Ciel, Étoile du matin...

Le choix de l'iconographie de ces vitraux répond probablement à la demande des commanditaires pour un lieu de dévotion privé. L'intervention d'un atelier du vitrail réputé correspondait à un investissement financier important, un luxe ostentatoire qui venait auréoler le pouvoir et la position sociale de la famille Berger dont les membres furent des bienfaiteurs du village et de la commune.

Chantal Paulat



Louis Codet, jeune dandy montmartrois, coll. particulière

C'EST en référence à un roman d'Anatole France, « La Rôtisserie de la Reine Pédauque », paru en 1893, que ses amis surnommèrent Louis Codet « le bon maître ». Dans ce roman, le narrateur, fils d'un rôtisseur, est surnommé Jacques Tournebroche en raison des fonctions qu'il remplit dans la boutique de son père. Parmi tous les clients de la maison, l'abbé Jérôme Coignard se voit offrir le gîte et le couvert s'il accepte de se charger de l'éducation de Jacques. Tournebroche va très vite appeler l'abbé « le bon maître ».

Louis Codet fit part à ses amis de la bonne appréciation qu'il avait pour ce roman, il n'en fallut pas plus à ceux-ci pour le qualifier de « bon maître » !

Louis Codet « le bon maître »

Ce groupe d'artistes, d'écrivains, de bons compagnons, fréquentaient assidûment le domaine de Saint-Clément, près de Perpignan, dont Georges Daniel de Monfreid était l'hôte. Lui-même peintre, sculpteur, graveur, ami et confident de Paul Gauguin, il fut « le Patron » comme le surnommait le groupe, composé entre autres d'Aristide Maillol, Gustave Violet, Eugène Montfort, Louis Bausil... Louis Codet. « Tous ces amis de Saint-Clément avaient des goûts communs : courir les routes, se baigner, cueillir des myrtilles, se retrouver dix ou douze à table en face du Canigou... Aucun ne savait aussi bien choisir un fruit mûr, aucun ne fumait tant amoureusement sa pipe (en souriant « des yeux ») que Louis Codet¹ ».

Codet se souvient de la première fois qu'il vit Georges Daniel de Monfreid : « Je l'ai vu, mais à la portière d'un wagon ! Je n'ai pu apprécier qu'un instant sa parole agile, ses gestes lestes et la vie qui est en lui pétillante² ». « Monfreid ne fut pas seulement l'ami de Gauguin. Il fut l'Amitié³ ».

Entre de Monfreid, Montfort, Bausil, Ségalen, Maillol... et Louis Codet, tout était réuni pour que l'amitié triomphe... pour toujours ! Entre eux tous, « naviguait » le fils de Georges-Daniel, Henry de Monfreid, que son destin va amener du Roussillon à Paris puis en Afrique, en mer Rouge... pour finir sa vie non loin du Limousin où « Les aurores limousines ont un grand charme, les petites rivières habitées par la brume blanche sont de vivantes allées de fantômes. Il y a ici les plus beaux châtaigniers et les plus beaux chênes que j'aie vus⁴ ».

Henry de Monfreid, de conférences en conférences, viendra raconter ses aventures dans l'autre patrie de Louis Codet, le « pays de Saint-Junien », la terre natale de Jérôme Tharaud qu'il écouta un jour de 1939 à Djibouti lors de l'inauguration d'une place Arthur Rimbaud : « On dressa une tribune où prirent place les autorités avec quelques chefs indigènes en turban de gala... Jérôme Tharaud y alla de son discours dans la rumeur gargouillante des chameaux⁵ ».

Olivier Granet



Henry de Monfreid et Raymond Leclerc à Rochechouart le 27 octobre 1968, après la conférence de l'écrivain. Photo tirée de « Créer », publication du C.A.L.R. (Centre Artistique et Littéraire de Rochechouart), n°19, 1975

¹ *Les Amitiés du peintre Georges-Daniel de Monfreid*, Jean Loize, 1951.

² Cité par Jean Loize.

³ *Gauguin. Sa vie et le sens de son œuvre*, Arsène Alexandre, 1930.

⁴ Extrait lettres de Louis Codet à Louis Bausil.

⁵ *Le radeau de la Méduse*, Henry de Monfreid, Grasset, 1958.

Le linteau armorié de La Bernardie à Saint-Victurnien

Il y a de cela quelques années, la commune de Saint-Victurnien décidait de faire l'acquisition de la ferme de La Bernardie, située à la sortie du bourg, sur la route qui conduit à Saint-Junien. Il s'agissait alors de restaurer ce grand et beau corps de ferme, désormais à l'abandon après avoir servi de dépôt pour le commerce des bovins en partance par wagons à bestiaux pour la gare toute proche, puis par camions, jusque dans les années 1990.

Le projet était de remplacer le bâtiment en « préfabriqué » servant de salle des fêtes, construit à l'emplacement du Champ de Foire par le maire Fernand Lefaire dans les années cinquante et devenu obsolète.

Dans un parti pris de conservation du patrimoine local, les maîtres d'ouvrage décidèrent, fort sagement, de conserver un portail remarquable d'époque Renaissance remonté à cet endroit. Sans doute, s'agissait-il du portail d'entrée d'une ancienne maison du village, récupéré à la suite de la démolition de l'immeuble. Il porterait, d'après Alain Mouly, le blason de la famille Verdilhac-Masraffy.

Lors des travaux d'aménagement de la façade, les ouvriers découvrirent une pierre sculptée, emprise dans la maçonnerie et qui fut malheureusement détériorée lors des manœuvres de démolition. Jusqu'alors inconnue, cette pierre s'avéra être un fragment de linteau de porte armorié, placé là en remploi, tout comme le portail réaménagé et conservé.

Ce linteau en granit fin, de couleur jaune clair, présente à sa partie inférieure un moulurage à trois tores, correspondant



Portail Renaissance en remploi.

à l'imposte de la porte. Il s'avère impossible d'en connaître la longueur d'origine car le fragment subsistant est brisé en biais dans sa partie gauche et a été manifestement retaillé dans sa partie droite pour être employé dans le mur.

A l'extrême bordure droite, un écu armorié occupe les deux tiers de la hauteur du linteau. Malgré la fissure qui a accidentellement brisé la pierre en deux lors de la démolition, l'écu semble parfaitement conservé. Aussi large que haut, il présente des armoiries surmontées d'un cartouche inscrit de cinq signes en relief :

15 M 12

Il faut lire la date de 1512 encadrant la lettre M.

Les armoiries représentent trois oiseaux stylisés vus de profil, placés en triangle, tête, bec, corps, deux pattes, queue proéminente en arrière. Il pourrait s'agir des armoiries parlantes de la famille Merlin (donc des « merlettes »), ce qui se confirmerait par la présence de la lettre M sur le cartouche. La date de 1512 correspondrait alors à la construction de la porte d'un immeuble appartenant à la famille Merlin de Saint-Victurnien. La famille Merlin est une très vieille famille du

lieu qui possède, encore de nos jours, une demeure située sur la place de l'église, devenue il y a quelques décennies, la place du Chanoine Merlin.

Cependant, une autre famille possède des armes qui peuvent aussi correspondre à ce blason, les Verdilhac du Loubier, il est dit « d'argent au chevron de gueules accompagné de trois verdiers de sinople (vert) becqués et

membres de sable » (les verdiers étant des oiseaux). Mais comment expliquer alors la lettre M encadrée par la date de 1512 ?

Les Verdilhac se seraient installés à Saint-Victurnien dans la première moitié du XVI^e siècle, selon Robert d'Hugonneau, pour occuper le poste de sénéchal au service du seigneur de Rochechouart-Mortemart.

Ce blason conserve encore une part de mystère. Grâce à la diligence de la municipalité, le linteau armorié a été préservé et, après restauration, a été inséré dans le mur de façade du bâtiment où l'on peut l'admirer depuis... et pour longtemps, espérons-le.

Michel Moreau



Le linteau avec l'écu armorié.

Pissou, le duc de la Vienne

Paroles de Saint-Juniauds : Pissou... ah oui, j'en ai entendu parler ! Une figure, presque une légende. Un clochard, un marginal, un sans domicile fixe... Il couchait sous les ponts du bord de Vienne. Il n'a jamais fait de mal à personne ! On l'aimait bien... Il pêchait, il braconnait, il avait une barque, parfois il vendait du poisson... Il était souvent très alcoolisé et il chantait à tue-tête dans la cour de la gare... Madame Ripet, l'épouse de l'industriel mégissier, lui avait fait une cabane sur les quais, dans le jardin de l'usine.



Rare photo de Pissou

TOUT le monde le connaissait. Il a laissé une empreinte dans la mémoire collective des Saint-Juniauds du pont Notre-Dame, même encore aujourd'hui. Les souvenirs s'estompent, mais l'âme du Pissou plane encore au-dessus de la chapelle. Mais qui était-il ? Il avait bien un nom, une famille, une histoire ?

Martial Henri Duchazeaubeneix est né le 13 août 1900, à l'usine du Goth où son père est ouvrier lainier. Il est le deuxième enfant d'une famille qui en comptera cinq. Un problème de vessie – en position allongée, il se vidait malgré lui – explique son surnom et sa vie en marge de la société.

Une vie de misère dès l'enfance. Après l'école, il est simple journalier travaillant ici ou là, selon le moment et la demande. Il commet quelques larcins qui lui valent huit jours de prison avec sursis en 1916. A 18 ans, il est exempté du service militaire pour rachitisme. A vingt ans, il se retrouve seul : ses parents sont décédés, ses frères et sœurs ont quitté Saint-Junien. Il ne semble plus avoir de domicile fixe. Désormais, sa famille c'est son quartier Notre-Dame, sa vie la pêche sur la Vienne.

La pêche, il la pratique à sa manière, efficace mais pas toujours en conformité avec la loi ce qui lui vaut d'être traqué par les gendarmes. Un soir d'hiver, par un froid glacial, il pêche à l'épervier depuis sa barque. Arrivé sur la berge, deux gendarmes lui tombent dessus :

« Cette fois on te tient !

- Pas encore !

Et il saute à l'eau, traverse la Vienne (il était très bon nageur) puis va frapper à l'usine à colle où on l'accueille. Les glaçons s'entrechoquent le long de ses vêtements mais il peut se sécher devant le four.

Il ne s'en sort pas toujours aussi bien ! En 1930, il est condamné pour « pêche de nuit avec engin et en lieu prohibé », puis pour « outrages et rébellion à gendarmes ». En 1936, *L'Abeille* rapporte

que « Duchazeaubeneix Martial, 35 ans, et son camarade D.L., 26 ans, ont été tentés, en passant sur le quai de la gare, par des caisses contenant des boîtes de sardines et des liqueurs. Ils les ont emportées. Trois mois de prison ». En revanche, en 1927 il aide les gendarmes à ramener sur les quais un noyé dans la Vienne, avec M. Boulesteix (de chez Piquette). C'est ainsi que se construit la légende du Duc de la Vienne.

La pêche lui permet de survivre car il vend ses prises à des restaurants et à des particuliers, comme madame Ripet, une dame pieuse et charitable qui veille sur lui. Il vit en permanence près du pont Notre-Dame ; l'hiver, il dort dans la grange du restaurant Boulesteix ou dans des cabanes, l'été il se contente de l'avancée d'un rocher appelé « le rocher de Pissou. »

De la fin de sa vie on sait seulement qu'il meurt à Limoges en 1968.

Martine Montaud



Pêcheur sur la Vienne au pied du pont Notre-Dame, CPSM.